

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 30

Artikel: Nos serviteurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190493>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2^{me} et 3^{me} séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

L'heure nationale et l'heure vaudoise.

M. C. Flammarion publiait l'autre jour un article à la fois intéressant et humoristique, dans lequel il demandait, pour la France, une heure unique, réglée sur le méridien de Paris. Dans ce but, les Compagnies de chemins de fer n'auraient qu'à s'entendre avec le directeur de l'Observatoire de Paris, pour les horloges placées dans les gares ; et les municipalités des villes régleraient les leurs sur l'heure des chemins de fer, qui prendrait le nom d'*heure nationale*.

Sous ce rapport, nous avons devancé la France, car toutes les horloges de nos gares nous donnent l'heure de Berne, dite *heure fédérale*.

Tout cela est très bien en matière de chemins de fer, mais dans la vie ordinaire, en affaires, en administration publique, cette heure-là ne nous conviendrait guère. Il nous faut ou l'*heure vaudoise*, ou l'*heure de Lausanne* ; et nous nous en trouvons fort bien.

Pourquoi se préoccuper, je vous prie, de savoir l'heure qu'il est d'une façon absolument exacte ? Il est si doux de se laisser vivre largement, de faire les choses sans se presser, sans compter toutes les minutes !... Est-il rien de plus agaçant que ces gens qui ont toujours le chronomètre en main ?...

En Amérique, en Angleterre, les rendez-vous se donnent toujours à heure fixe ; et, en cas de retard, si léger qu'il soit, le premier arrivé n'attend pas l'autre. Chez nous, au contraire, les choses se passent d'une manière bien plus agréable ; les rendez-vous sont presque toujours approximatifs : « J'irai vous voir vers midi... Je vous attendrai entre trois et quatre... Je passerai chez vous contre le soir, etc. Si, par exception, on a fixé une heure ferme, il y a toujours le petit quart d'heure de grâce, même la demi-heure. C'est là une sorte de tolérance réciproque, une condescendance qui, mieux encore que l'exactitude, est une marque d'excessive politesse ; les affaires en souffrent quelquefois, mais pas autant qu'on pourrait le croire.

Chaque pays a ses habitudes, et la nôtre n'est point de bâcler un marché ou un contrat à l'américaine, à toute vapeur, entre deux trains. Nous aimons à faire les choses posément : à chacun ses coutumes.

Et bien souvent nous avons été heureux de voir nos pouvoirs publics, nos administrations apprécier cette manière de procéder.

Nous le répétons, il n'y a rien de déplorable comme la promptitude. La solution de toute affaire demande un certain délai moral. Là où il faudrait quinze jours, un mois, pour trancher une affaire, on met souvent six mois, et quelquefois six ans, c'est vrai, mais où est le mal ? les choses n'en sont que plus soignées : Il est nécessaire de laisser mûrir les questions dans les cartons, comme les ménagères ont coutume de faire mûrir les poires dans le fruitier.

Il y a plus de deux ans, par exemple, que la commission du legs de Rumine a été nommée, et aujourd'hui encore l'emplacement qui doit recevoir l'édifice projeté n'est pas déterminé... Croyez-vous peut-être qu'on ne le trouvera pas ?... Certainement qu'on le trouvera ; mais on le cherche sans se presser, et il n'en sera que mieux choisi.

J'entends tous les jours des gens qui demandent des nouvelles de la fontaine de Montbenon ; mais c'est parfaitement ridicule... Un beau soir, les parties qui doivent constituer cette œuvre d'art vont arriver sur la place, et, le tout monté et assemblé, à la faveur d'un beau clair de lune, vous fera, le lendemain matin, une surprise de la plus belle eau.

On a conservé jusqu'ici l'ancien Casino et ajourné l'achèvement de la voie qui doit passer au midi du temple de St-François ; on a bien fait.

L'ancien Casino rapporte un beau loyer, et quant au dégagement du temple de St-François, rien ne brûle. Qui s'aperçoit des vieilles mesures qui y sont adossées ?... Personne ; c'est « sur le derrière. »

On se demande ce qu'on va faire de la campagne Mathey ?... Laissez-la donc tranquille ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Et ainsi de tant d'autres choses : *Qui va piano, va sano !*

Nos serviteurs.

De toutes parts s'élèvent des plaintes ou des soupirs résignés à propos de nos domestiques. Je vous mets au défi de trouver quelqu'un parmi vos alentours qui se déclare parfaitement satisfait à cet endroit. La rencontre de deux amies sur le marché, la conversation de quelques dames à un thé de quatre heures nous en apprendront suffisamment, et nous acquerrons la triste certitude que la question du service dans nos intérieurs est devenue un rouage qui grince trop souvent, un souci toujours suspendu sur nos têtes.

Une velléité philanthropique me pousse à rechercher les causes de ce mal grandissant.

Il est de certains proverbes qui éclairent parfois une question avec plus d'éloquence que bien des raisonnements :

Les bonnes femmes font les bons maris.

Les bons maîtres font les bons domestiques.

Et nous voilà sur la voie de certaines vérités que peu de personnes de mon sexe auraient le courage d'avancer.

Un grief majeur que nous avons contre nos serviteurs, c'est le fait du peu d'attachement qu'ils ont pour nous, même après un long service dans notre maison, et de la facilité étonnante avec laquelle ils acceptent un autre engagement, pour peu qu'il leur offre une augmentation de salaire.

La réponse ne se trouvera-t-elle pas au fond de notre conscience : Savons-nous témoigner à nos serviteurs un peu d'attachement, à défaut de cela un peu de contentement, pour les encourager quand il y a lieu ; leur donnons-nous quelques preuves d'intérêt ou de bienveillance à l'endroit de leur famille, de leur santé, de leur petit budget, en les engageant à faire des épargnes, ou à leur faciliter les moyens ?

Nous nous plaignons du luxe de nos jeunes servantes ! Mais d'où en part l'exemple ?... Quand nous avons cru faire acte de bienfaisance en passant à notre femme de chambre une robe défraîchie, mais encore élégante, ou un colifichet dont nous ne nous soucions plus, nous avons commis une véritable faute.

Nous leur reprochons encore, en fait de travail, de nous donner moins qu'elles n'ont promis, et de nous avoir trompé au sujet de leurs forces et de leur santé.

La part de responsabilité qui nous en revient ne serait-elle pas celle-ci : à mesure que la nouvelle arrivée s'est mise au fait de sa besogne quotidienne, et qu'elle nous a semblé l'accomplir avec aisance, nous avons ajouté à son programme maints détails qui étaient de notre ressort, nous en déchargeant sans remords pour donner ce temps à une œuvre extérieure, ou à la satisfaction de nos goûts artistiques ; puis nous nous étonnons que les gros ouvrages soient en retard ou mal faits, et que les détails laissent beaucoup à désirer.

Une triste vérité, c'est que les besoins de luxe et de confort, la recherche dans la table, semblent augmenter en raison inverse de nos ressources. Songeons-nous que nos serviteurs en subissent les premiers le contre-coup, et ne gardons-nous pas trop exclusivement notre compassion pour la fatigue de la maîtresse de maison qui, elle, a du moins le droit et le loisir de se reposer à ses heures.

Le repos ! parlons-en... Il n'est plus à démontrer que l'excellence et la quantité du travail de la semaine dépendent en majeure partie de la somme de repos prise le dimanche. Voulons-nous avoir des domestiques bien disposés au travail dès le lundi matin, sachons gêner un peu nos convenances, pour leur ménager chaque dimanche, d'abord l'heure d'un culte, puis, ne fût-ce qu'une heure de parfait congé ou de repos inviolable, dans leur chambre.

Leur chambre !... Elles sont rares les maisons où le lieu destiné au sommeil de nos domestiques présente les conditions les plus élémentaires d'hygiène ou de ventilation. La bâtisse moderne se préoccupe peu du bien-être de la domesticité, et continue à lui affecter les mansardes, Sibéries en hiver, rôtissoires en été, et qui livreront sans sécurité aucune la jeune domestique aux dangers de son isolement ou à celui du voisinage trop immédiat d'un commis de bureau ou de magasin. Nous voilà donc réduits à préconiser l'étroit enclos au fond de la cuisine, à peine dissimulé par un rideau glissant sur sa tringle, lequel sert de chambre à coucher à la servante, et laisse deviner où se fait sa toilette. L'aération défectueuse de la literie dans de pareilles conditions est la cause de certaines maladies, entr'autres des affections anémiques si répandues maintenant.

Tous ces faits, y compris la frénésie d'expatriation de nos domestiques déjà un peu stylées, n'expliquent-ils pas souvent la difficulté que nous éprouvons à retrouver le type d'autrefois, la servante d'il y a trente ans, qui, entrée au service de la jeune maîtresse qu'elle avait vu naître, puis se marier, mettait sa joie à soigner enfants, maison, jardin, basse-cour. Elle faisait partie de la famille, celle-là, partageait ses joies et ses peines, en était le bon génie. Aussi, lorsqu'elle était devenue âgée et infirme, était-elle soignée avec dévouement par ceux au bonheur desquels elle avait tant contribué.

N'avons-nous vraiment rien à faire et rien à réformer pour essayer de retrouver la Suzette des livres de M^{me} de Pressensé ?

Le 17 juillet 1888. Sophie TROTTEVILLE.

Il y a beaucoup de bon, beaucoup de vrai dans l'article qui précède, mais nous serions fort étonné s'il ne provoquait pas quelque réplique de la part de l'une ou de l'autre de nos lectrices. (Réd.)

Voici quelques détails excessivement curieux et intéressants, sur le mouvement de la population aux Etats-Unis :

Le premier recensement dans les Etats de l'Union américaine date de 1790. On comptait alors dans ces pays, à peine émancipés, 390,827 habitants. Dix ans plus tard, la population dépassait le chiffre de 5 millions ; en 1820, elle atteignait 10 millions. Cet accroissement continu devait s'accentuer désormais. En 1830, on comptait 12,866,020 habitants ; en 1840, le chiffre de 17 millions est dépassé ; en 1850, on atteint 23 millions ; en 1860, 31 millions ; en 1870, 38 ; enfin, en 1880, le recensement a donné un total de 50,155,783 individus, se décomposant, d'une façon plus précise, en 25,518,820 hommes et 24,636,933 femmes. En trente ans, les Etats-Unis ont doublé leur population. Quels résultats donnera le recensement de 1890 ?

Pour abriter cette population si rapidement augmentée, des agglomérations nouvelles ont dû se créer, et les anciennes villes ont dû prendre une extension considérable.

La population de New-York est de plus de 2 millions et demi d'habitants, si l'on tient compte de la population des faubourgs, qui sont de vraies villes. Philadelphie, à l'heure présente, doit compter un million d'habitants ; Saint-Louis, Boston et Baltimore près de 500,000 ; Cincinnati plus de 300,000 ; Washington, plus de 250,000 !